

M^{ME} GIBOU

ET

M^{ME} POCHET,

OU

LE THÉ CHEZ LA RAVAUDEUSE,

PIÈCE GRIVOISE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 20 FÉVRIER 1832.

—•—
PRIX : 2 FR.
—•—



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

• 1832

PERSONNAGES.

MADAME GIBOU.
MADAME POCHET.
ADÈLE, fille de madame Gibou.
PALMYRE, fille de madame Pochet.
JOSSE, dégraisseur.
THOMAS, son fils, sous les noms d'Adolphe et d'Alfred.
MADAME BONVIVANT, laitière.
MADAME CACAO, épicière.
JOSÉPHINE, cuisinière.
LECOQ, mari d'Adèle Gibou.
UN GARÇON PATISSIER.
UN JEUNE HOMME.
UN JOUEUR DE FLAGEOLET.
VOISINS, VOISINES.



ACTEURS.

M. ODBY.
M. VERNET.
M^{lle} MARCHETTI.
M^{lle} CÉLINE-CAYOT.
M. CAZOT.

M. SYLVESTRE.
M^{lle} FLORE.
M^{lle} CHALBOS.
M^{lle} AUGUSTINE.
M. ADRIEN.
M. BOUGNOL.

La scène est à Paris, dans un faubourg.

NOTA. Voyez à la fin les caractères et les costumes.

S'adresser, pour avoir la musique de cet ouvrage, à M. Ch. Tolbecque, chef d'orchestre du Théâtre des Variétés.

● IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, n° 4.

MADAME GIBOU ET MADAME POCHET,

PIÈCE GRIVOISE.

ACTE I.

Place publique ; à gauche du spectateur, la boutique de l'épicier.

SCENE PREMIERE.

MADAME BONVIVANT, *assise au coin à droite, entourée de ses pots au lait*, PLUSIEURS FEMMES *se faisant servir*.
JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *un panier sous le bras*.

Bonjour, la laitière.

MADAME BONVIVANT.

Bonjour, mam'zelle Joséphine.

JOSÉPHINE.

M'avez-vous gardé ma crème ? Ah ! la voilà.

MADAME BONVIVANT.

Non, c'est la cruche à mame Pochet ; elle est en retard ce matin, ça m'étonne.

JOSÉPHINE.

Elle était de noce hier.

MADAME BONVIVANT.

Tiens ! la noce de qui donc ?

JOSÉPHINE.

La noce de mademoiselle Gibou, la fille de la fruitière.

MADAME BONVIVANT.

Bah ! c'te petite Gibou, la v'la donc mariée, qui faisait la bégueule dans la boutique d'sa mère, au milieu des légumes ! Et qu'est-ce qu'elle a épousé ? sûrement pas grand'chose.

JOSÉPHINE.

Eh ben ! elle a épousé le petit Lecoq, un petit marchand de volailles ambulant, qui vient chez nous apporter des lapins.

MADAME BONVIVANT.

AIR : *Vaudeville de la Famille du Porteur d'eau.*

Un marchand d'volaille ambulat,
 La pauvr' femm'!... je suis sûr, qu'ell' bisque.
 C'n'est pas ell' qu'on doit plaindre pourtant,
 C'est son mari qui court tout l'risque...
 Sa femme a de belles façons ;
 Lui , pour son état, faut qu'il roule !
 Et loin d'sa moitié , j'en répons ,
 Quand il va vendre ses dindons,
 Il doit avoir la chair de poule. (bis.)

Y m' semblait lui avoir entendu parler d'un beau jeune homme qu'elle avait fait la connaissance au bal de Tivoli ?

JOSÉPHINE.

Bah ! est-ce qu'on épouse les connaissances qu'on fait dans ces endroits-là ? Enfin, la v'là mariée... Ils ont fait une noce de grand genre, chez un rôtisseur, avec des toilettes à faire peur : mam'zelle Pochet avait des bas à jour et un chapeau en papier qu'on aurait juré d' la paille de riz. Mam'zelle Pochet en chapeau ! je n' désespère pas d'en porter aussi bientôt.

MADAME BONVIVANT.

Si vous serviez chez un garçon ou chez un veuve, ça pourrait bien vous arriver : mais, tenez, vous parliez d'un beau jeune homme qui faisait la cour à mam'zelle Gibou, c'est-y pas lui qui sort de c'te maison de jeu clandestine qui vient d's'établir dans votre voisinage ?

JOSÉPHINE.

Ça, c'est un jeune homme qui fréquente mam'zelle Pochet ; il l'attend tous les jours pour lui donner le bras, quand elle s'en va à son école de danse.

MADAME BONVIVANT.

Ça n'est pas une raison, par le temps qui court : les jeunes gens en courtisent bien deux à la fois.

JOSÉPHINE.

Gardez-moi toujours ma crème ; je vais à la boucherie.

SCENE II.

THOMAS, MADAME BONVIVANT.

THOMAS.

Non, décidément je ne jouerai plus ; je vais rentrer chez mon père, me marier s'il l'exige. J'ai du malheur au jeu, je serai heureux en femme.

AIR de Jadis et Aujourd'hui.

Je suis la méthode commune,
 Lorsqu'enfin il faut réfléchir,

Quand les plaisirs et la fortune
 Ont fui pour ne plus revenir ;
 Enfin , quand tout nous désespère ,
 Que rien ne peut nous égayer ,
 On court se j' ter à la rivière ,
 Ou bien on va se marier.

Qu'est-ce qui me manque pour réussir dans le monde ? c'est de l'aplomb, car j'ai toutes les dispositions possibles : mais je n'ai pas cette présence d'esprit, cette réplique instantanée qui impose au vulgaire : ce sera cause que je serai obligé de me restreindre dans une sphère étroite. Cependant mon ame généreuse bondit dans mon sein ! elle frémit d'indignation à la pensée de me renfermer dans la boutique de dégraisseur de mon père. Fatalité ! qui m'as fait naître entre une cuve de teinture et une pierre à détacher ! Bornons donc notre ambition :— je vais boire un peu de lait... Laitière, donnez-moi du lait.

MADAME BONVIVANT.

Dans quoi ?

THOMAS.

Dans un couvercle. Voilà un mois que je n'ai vu cette petite Gibou, la fille de la fruitière, qui me prend pour un riche capitaliste... Je n'ai plus qu'un sou... Allons la revoir, et, ma foi, si elle me parle encore de mariage... Mais j'aperçois madame Pochet, dont j'adore aussi la fille, la charmante Palmyre : je me suis donné à elle pour un artiste à réputation ; tenons-nous un peu à l'écart. (*Il se place derrière la laitière, boit le lait que madame Bonvivant lui a versé dans le couvercle d'un pot, et s'éloigne.*)

SCENE III.

MADAME POCHET, MADAME BONVIVANT.

MADAME POCHET.

Je m'ai levé plus tard que d'ordinaire ; quand on n'est pas accoutumée à faire des excès, la moindre chose vous dérange ! Bonjour, la laitière ; m'avez-vous gardé mon petit pot de crème ? Ah ! Dieu ! si ma fille Palmyre n'avait pas sa crème, quel train qu'elle me ferait ! Dites donc, je dois avoir bien mauvaise mine ? je suis pâle, j'ai les yeux battus, n'est-ce pas ?

MADAME BONVIVANT.

Oui, vous n'êtes pas fraîche à c' matin.

MADAME POCHET.

Je l'crois ben !

AIR de M. Charles Plantade.

J'n'en peux pus! c'te gueus' de mariage
 M'a cassé les jamb's et les bras.
 Danser tout' la nuit à mon âge,
 L'lend'main on n'peut pus faire un pas.
 Mais j'm'en suis donné zun' fièr' bosse,
 J'ai bu comme quequ'un qu'a le moyen.
 Ah! qu'c'était bien! (bis.)

Dieu! laitière que c'était bien!

Quel plaisir d'aller à la noce,
 Surtout quand il n'en coûte rien!

MADAME BONVIVANT, se levant et s'approchant d'elle.

La noce à la fille à madame Gibou, n'est-c' pas?

MADAME POCHET.

Oui, mon enfant...

Même air.

Faut qu'mam' Gibou soit généreuse
 Pour donner un pareil repas;
 La pauvr' fill' mérit' d'être heureuse,
 Ou ben c'est qu'je n'm'y connais pas...
 Jusqu'aux orang's dans son écosce,
 Au dessert il ne manquait rien;
 Ah! qu'c'était bien! (bis.)

On peut dire que c'était un repas bienfaisant en légumes, salade et toute sorte de fricot; c'était vraiment un lusque astmatique.

Quel plaisir d'aller à la noce,
 Surtout quand il n'en coûte rien*!

MADAME BONVIVANT.

Je vous crois bien... et quand est-ce que nous irons à celle de mam'zelle Pochet? car j'espère que vous m'inviterez.

MADAME POCHET.

Comment donc! laitière, avec plaisir; je n'ai pas oublié qu'vous m'avez invitée à vos vendanges à Clignancourt. Je m'y suis même bien amusée, le vin doux m'a donné la colique... Dieu! qu' nous avons ri! j'n'en pouvais pus le lendemain, comme aujourd'hui pour la noce de mam'zelle Gibou; mais bah! faut prendre son plaisir quand on l'trouve.

MADAME BONVIVANT.

Eh ben! dépêchez-vous donc de la marier, c'te jeunesse.

* Ces couplets sont empruntés à la chanson de M. Jaime.

MADAME POCHE.

C'n'est pas qu'on m'l'a déjà bien d'mandée; mais c'est plus difficile que l'on n'croit, sous l'rapport du pécuniaire: ma fille a du talent, d'la conduite, mais ils demandent tous combien qu'elle a de dot.

MADAME BONVIVANT.

Qui donc qui vous d'mande ça ?

MADAME POCHE.

Tous ces monstres d'hommes !

MADAME BONVIVANT.

Il faut donner votre fille à un bon ouvrier, un homme qu'ait un état, qui travaille pendant qu'sa femm' tiendra l'ménage.

MADAME POCHE.

Comment ! vous voudriez que j'donne ma Palmyre à un ouvrier, un homme du commun, un' fille qui danse comme un poisson ! qui postume pour la grande Opéra ! J'espère ben qu'elle y débutera cet hiver, et là sa fortune s'ra faite.

MADAME BONVIVANT.

Bien, bien ! je vous entends. On ne fait pas dans c'pays - là des mariages trop catholiques, par exemple.

MADAME POCHE.

Pourquoi donc ça ? on a vu des danseuses épouser des seigneurs, des ambassadeurs, et même des milords anglais.

MADAME BONVIVANT.

Les épouser ?

MADAME POCHE.

Et quoi donc ?

MADAME BONVIVANT.

Au surplus, ça n'me regarde pas ; ce que j'en dis, ce n'est pas qu'j'en parle.

MADAME POCHE, avec humeur.

Dites donc, la laitière, votr' lait est ben clair d'puis quequ'temps, et puis il tourne ; ça vous fera perdre vos pratiques.

MADAME BONVIVANT, en colère.

Ça n'est pas vrai ! mon lait n'est pas farlaté, il est naturel ; vous êtes une mauvaise langue.

MADAME POCHE.

La vôtre est p't'-être bonne ?

MADAME BONVIVANT.

Pourquoi que vous méprisez mon lait ?

MADAME POCHE.

Pourquoi qu'vous critiquez ma fille ? Chacun fait valoir sa marchandise.

MADAME BONVIVANT.

Allez, allez, mam' Pochet, la critique ne fait rien à ceux qui n'la méritent pas ; ma crème se soutiendra toujours, et j'vous

conseille d'faire attention à votr' Palmyre ; y n'faut pas vouloir s'élever plus haut qu'sa condition, le lait qui bout trop passe par-dessus les bords, et la vertu des filles fait d'même.

MADAME POCHET, *s'animant.*

Voyez-vous, une paysanne de campagne qui veut en remonter à une femme comme moi, un' parisienne, Jeanne-Marie-Dorothee Pochet, née native d'la Pointe-Saint-Eustache ! allez donc garder vos vaches !

MADAME BONVIVANT.

Et vous, gardez vot' fille !

MADAME POCHET.

Insolente !

SCENE IV.

MADAME POCHET, THOMAS, *sous le nom d'ADOLPHE*
s'avancant, MADAME BONVIVANT.

ADOLPHE.

Eh ! mon Dieu ! une dispute ! qu'est-ce qu'il y a donc, mesdames ?

MADAME BONVIVANT.

Ça n'vous regarde pas ; êt's vous sergent d'ville ? où donc est votre uniforme ?

MADAME POCHET.

C'est c'te femme qui se permet... Ah ! bonjour, monsieur... je ne me rappelle pas vot' nom : c'est vous qui nous avez payé des oranges avec ma fille l'autr' jour au théâtre des Folies-Dramatiques.

ADOLPHE.

J'ai eu cet honneur-là !

MADAME POCHET.

Et qu' vous avez eu la complaisance de nous offrir vot' bras et deux places dans la *Trycique*.

ADOLPHE.

Vous avez été assez bonne pour accepter.

MADAME POCHET.

Quand on voit qu' l'on a affaire à quelqu'un d' comme il faut... car monsieur n'a pas besoin de dire son nom pour qu'on voie tout d'suite qui qu'il est.

ADOLPHE.

Je me nomme Adolphe.

MADAME POCHET.

Ah ! quel nom ! quel joli nom ! Adofe ! Dieu ! que j' s'rais contente, si ma fille se marie jamais, qu'ell' s'appellerait mame Adofe !

ADOLPHE.

Je suis bien flatté, madame, que mon nonn soit à votre goût.

MADAME POCHET.

C'est comm' le mien, je ne le chang'rais pas contre bien d'autres. Veuve Pochet : comme c'est doux à prononcer !

ADOLPHE.

C'est délicieux ! mais, madame Pochet, l'autre jour, vous m'avez cru ellement fermé votre porte.

MADAME POCHET.

J crois bien, il était ménuit ; ces mélodrames finissent d'un tard... Eh ben ! je n'sais pas, ça n'm'amuse plus autant depuis qu'tout l'monde s'en mêle.

AIR : *Comme il m'aimait.*

N'ya pas d'plaisir,
On jou' partout le mélodrame !
N'y a pas d'plaisir !
Le genre va s'abâtardir !
Plus d'souterrain, d'poison, ni d'trame,
Plus de scèn's qui vous fendent l'ame,
N'y a plus de plaisir !

N'y a plus de plaisir.
Ces romantiqu's, ça nous abuse !
N'y a plus de plaisir,
Leur piéc' sont à n'en plus finir !
Ils dis'nt des chos's que rien n'excuse,
Pendant cinq heur's faut qu'on s'amuse,
N'y a plus d'plaisir !

ADOLPHE.

Maintenant qu'il fait grand jour, est-ce que vous me refuserez la faveur de vous faire ma visite ?

MADAME POCHET.

Jeune homme, vous êtes joli, vous êtes aimable, et j'aurais trop d'peur que ma fille ne s'prenne pour vous, vu qu'elle est très sensible.

ADOLPHE.

Ah ! madame ! une alliance avec votre charmante demoiselle comblerait toutes mes espérances de bonheur. (*à part.*) Je mens très joliment !

MADAME POCHET.

Oui, je le crois sincèrement ; mais il faudrait qu'votr' famille y consentasse. Aux apparences, vous semblez appartenir à des gens cossus ; vos estimables parens, dans quelle partie qu'ils sont ?

ADOLPHE.

Mon père est un riche banquier qui n'estime point l'argent.

MADAME POCHET.

C'est extraordinaire.

ADOLPHE.

Pour lui, les vertus, le mérite et le talent sont tout.

MADAME POCHET.

Il est sûr de trouver ça chez nous.

ADOLPHE.

Mon père sacrifierait tout pour son Adolphe.

MADAME POCHET.

Comme moi pour ma Palmyre. Jeune homme, d'après les renseignemens que je viens d'prendre, je vois que vous pouvez nous fréquenter; je donne à c'soir un' soirée: c'est un repas de noce que je rends; il y aura une assez jolie société: si vous voulez m'faire l'honneur d'accepter z'une invitation, voilà mon adresse. (*Elle lui donne un billet de loterie.*)

ADOLPHE, lisant.

Loterie de France...

MADAME POCHET.

Ah! j' m'ai trompé; c'est une gneuse d'ambe que je nourris depuis bien long-temps. (*Elle lui donne une carte.*)

ADOLPHE, lisant.

« Madame veuve Pochet, raccommode les bas de soie et de fine osette; sa fille, élève du Conservatoire pour la danse, donne des leçons chez elle, au mois et au cachet: » Ah! j'irai en prendre.

MADAME POCHET.

Lisez donc jusqu'au bout.

ADOLPHE, lisant.

« Aux jeunes demoiselles seulement. » Elle vat' en ville.

MADAME POCHET.

Chez les jeunes deir.oiselles seulement.

ADOLPHE.

C'est très bien rédigé.

MADAME POCHET.

C'est ma fille qui a digéré ça. Vous voyez qu'elle est artiste et qu'il n'y aurait pas de déshonneur pour monsieur votr' cher père de s'allier z'à nous.

ADOLPHE.

D'ailleurs, ce bon, cet excellent père... (*l'apercevant.*) Dieu! le voilà lui-même! Il y a huit jours que je n'ai couché à la maison! gare la bombe! (*Il se sauve.*)

SCENE V.

MADAME POCHET, MONSIEUR JOSSE.

JOSSE, entrant.

En vérité, quand on est six mois sans venir dans un quartier, on ne le reconnaît plus; je suis pourtant dans mou ancien arrondissement.

MADAME POCHET.

Eh bien ! où est-il donc ce jeune homme ?

JOSSE.

Il faut que je m'informe de la maison où mon mauvais sujet de fils vient faire des siennes. (à madame Pochet.) Excusez, madame; pourriez-vous m'indiquer ?.. Ah ! mon Dieu ! est-ce que je me trompe ?

MADAME POCHET.

Qu'est-ce qu'il a donc à me dévisager comme ça ?

JOSSE.

Comme vous ressemblez à une femme que j'ai connue !

MADAME POCHET.

Vous portez une figure que j'ai vue quequ' part.

JOSSE.

Est-ce que vous seriez mam'zelle Frémillion ?

MADAME POCHET.

Comme vous dites ! excepté que je suis à c't heure la veuve Pochet ! mais je sens là une espèce de trictac, je vas me trouver mal. Oui, je vous reconnais, vous êtes le petit Symphorien Josse qui me faisait la cour chez la ravaudeuse où c'que j'étais en apprentissage !

JOSSE, *à sa soutenant.*

Dorothée !

MADAME POCHET.

Symphorien !

JOSSE.

Comme on se retrouve !

MADAME POCHET.

Quelle drôle de chose que l'hasard !

JOSSE.

Y a long-temps de ça.

MADAME POCHET.

Qui, infidèle, vous m'avez plantée là pour vous marier.

JOSSE.

Ah ! dame ! les amours doivent céder le pas à la raison. M. Safran, mon bourgeois, m'a offert son fonds de dégraisseur avec la main de sa fille, j'ai pensé au solide.

MADAME POCHET.

Et vous l'avez épousée par intérêt. Je ne suis pas comme vous, moi ! j'ai épousé mon pauvre Pochet par amour.

JOSSE.

Vous vous êtes donc mariée aussi ?

MADAME POCHET.

Ah ! par exemple ! c'te farce ! fallait-il pas me faire r'ligieuse ? M. Pochet était maître de danse, il tenait un bal le dimanche et faisait des élèves en ville dans la semaine : c'était un petit homme pas plus haut que ça, mais bien pris dans sa petite taille. Il n'avait que le défaut d'boire un peu, de jouer quequ'-

sois, et de manger tout ce qu'il gagnait : mais j'peux dire que sauf la misère, j'ai g'été bien heureuse avec lui.

JOSSE.

C'est comme moi, avec madame Josse : elle était bien un petit peu hargneuse, jalouse comme le diable, mais du reste... et depuis qu'elle est morte, c'est bien la meilleure femme du monde.

MADAME POCHET.

Tiens ! qu' c'est cocasse ! nous v'la veuve tout's les deux.

JOSSE.

Comme vous dites...

MADAME POCHET.

Et libres de nos actions !

JOSSE.

Absolument.

MADAME POCHET.

Eh ben ! si on voulait, pourtant, nous v'la comme quand nous étions, moi fille et vous garçon.

JOSSE.

Excepté que j'en ai un, de garçon.

MADAME POCHET.

Et moi z'une de fille. Dit's donc, puisque nous n' nous sommes pas mariés, ça s'rait gentil d'marier nos enfans !

JOSSE.

L'idée est bonne, avec ça que mon fils est un peu coureur.

MADAME POCHET.

Pardin' il a de qui tenir ; vous étiez un fier libertin : j'ai su de vos nouvelles avec la p'tite Glandureau.

JOSSE.

Ah ! qu'elle était gentille ! qu'est-ce qu'elle est devenue ?

MADAME POCHET.

Mauvais sujet, elle s'est mariée, elle a épousé l' vieux père Gibou, le fruitier, et elle est veuve aussi !

JOSSE.

Il y a donc une bénédiction pour les veuvages.

MADAME POCHET.

Elle a fait un bon mariage ; seu Gibou lui a laissé des écus, et un' bonne boutique ; elle vient d' marier sa fille Adèle ; j'ai z'été hier à la noce, et j' veux leu z'y rendre ce soir. Pardienne, faut que je vous fass' retrouver ensemble, voir si vous la r'connais'rez ; elle est ben pus changée qu' moi.

JOSSE.

Les brunes se conservent mieux que les blondes, c'est meilleur teint.

MADAME POCHE.

Le teinturier se connaît en teint ! (*Elle rit.*) Eh bien ! venez donc ce soir, nous rirons.

JOSSE.

J'aime à rire.

MADAME POCHE.

Vous verrez comme ma fille est ben élevée ! comme elle a du talent ! C'est la douceur incarnée, la politesse en miniature.

SCENE VI.

LES MÊMES, PALMYRE, un cahier de musique sous le bras.

PALMYRE, avec humeur.

Eh bien ! maman, qu'est-ce que vous faites donc dans la rue ? ça a-t-il le sens commun, de me faire attendre comme ça mon déjeuner ?

MADAME POCHE.

Me v'là, me v'là, Palmyre, c'est q'...

PALMYRE.

C'est q'... c'est q'... vous causez comme à votre ordinaire, avec les voisins, les femmes de ménage, les portières, les fruitières, les cuisinières, les épicières, les quincaillères, les bouchères, les boulangères, les laitières...

JOSSE.

Tiens ! la douceur incarnée.

PALMYRE.

C'est inconvenant.

MADAME POCHE.

Mon petit mouton...

PALMYRE.

Je suis trop bonne.

JOSSE.

Il y paraît.

PALMYRE.

De quoi vous mêlez-vous, vous, est-ce qu'on vous parle ?

JOSSE.

Excusez !

MADAME POCHE.

Ne t'emporte donc pas comme ça, Palmyre ; on va croire que tu as un mauvais caractère.

PALMYRE.

Qu'est-ce que ça me fait ?

MADAME POCHE.

Monsieur, que tu vois, est un ancien ami, que j'ai connu avant mon mariage, et qui aurait pu être ton père ! (*soupirant.*) si je l'avais épousé...

PALMYRE.

Comme c'est malin ! Votre servante, monsieur ?...

JOSSE.

Josse, pour vous servir.

MADAME POCHET.

Hein ! comme elle est vive ! c'est moi, quand j'avais son âge
Dis donc, Palmyre, monsieur Josse a un garçon.

PALMYRE.

Tant mieux pour lui.

JOSSE.

Et je vous demande, mademoiselle Pochet, la permission
de vous le présenter.

PALMYRE.

Comme il vous plaira.

MADAME POCHET.

Vous voyez qu'elle fait tout c' qu'on veut... (*à sa fille.*) Ah-
lons, montons à la maison, je vais te faire ton café.

PALMYRE.

Ce n'est pas la peine, si vous croyez que j'ai attendu jusqu'à
présent pour rester à jeun ! J'ai déjeuné avec le restant d'un
pigeon d'hier, un brin de salade, des pommes de terre à l'huile,
et une petite omelette que je me suis faite.

JOSSE.

Alors, vous ne mourrez pas d'falm.

MADAME POCHET.

Elle est pleine d'intelligence, elle a mangé ce que je gardais
pour mon déjeuner.

JOSSE.

Ah ! ça, madame Pochet, j'ai quelques courses à faire.... ce
soir, je me rendrai à votre aimable invitation.

MADAME POCHET.

Avec votre fils ?

JOSSE.

Oui, (*d part.*) si je le rencontre. (*haut.*) Eh bien ! je m'en
vas comme un étourdi, et votre adresse ?

MADAME POCHET.

Là, dans l'allée de l'épicière ; l'escalier est un peu noir :
mais il y a un' corde jusqu'au quatrième, vous verrez mon nom
sur ma porte en blanc d'Espagne, et un morceau d'ardoise à
côté, avec un cordon d' sonnette... en ruban de ceinture de
ma fille.

JOSSE.

Au revoir, mademoiselle Pochet, je vous présente mes civi-
lités ; sans adieu, Dorothée. (*Il sort.*)

(*Madame Pochet lui fait des mines.*)

SCENE VII.

PALMYRE, MADAME POCHET.

MADAME POCHET.

Que j' te gronde donc, à présent. Tu ne sais donc pas que M. Josse est un homme qu'a fait une fortune conséquente dans son commerce, et qu'il établira son fils avec de quoi!

PALMYRE.

Qu'est-ce que ça me fait? vous le savez, je ne veux me marier que par inclination.

MADAME POCHET.

Dieu! qu' t'es romanexe! ça n'empêche pas d'être politique, et d' voir ce jeune homme.

PALMYRE.

Non! il n'y a que les arts qui me subjuguent.

MADAME POCHET.

Pardinne, moi aussi; Si j'avais pas été ravaudeuse, j'aurais voulu être artiste.

PALMYRE.

Air di Tanti palpit (de Tancredi).

Les arts sont mon espoir;

La musique et la danse

Auront seul's le pouvoir

De pouvoir

M'émouvoir!

Qu'un artiste s'avance,

Nous nous aimons;

De ma constance

Je lui répons.

Mais qu'un banquier, (bis.)

Pour se marier,

Me donn' tout son bien. (bis.)

Je ne répons de rien.

(Point d'orgue ad libitum.)

MADAME POCHET.

Est-ce que tu as mangé toutes les pommes de terre?

PALMYRE.

Les arts sont mon espoir, etc.

MADAME POCHET.

Je ne veux pas te contrarier, mais il s'agit d'un' chose; nous avons été à la noce de mam'zelle Gibou, je veux lui rendre son repas, quand ça n' s'rait que par amour-propre... Tu vas me faire le plaisir, en passant, d' passer chez elles, et de les inviter pour ce soir.

PALMYRE.

Oui, maman; (*à part.*) justement, j'ai affaire par-là. Vous voyez comme je suis bonne enfant.

MADAME POCHET.

T'est un ange! (*Elle l'embrasse sur le front.*) Je me mire dans mon enfant.

PALMYRE.

Mais ne causez plus comme ça dans la rue. On me dit au Conservatoire, j'ai rencontré ta mère une cruche à la main, qui causait avec la laitière... c'est mauvais genre!

MADAME BONVIVANT.

Dites donc, ma p'tite, la laitière vous vaut bien. (*Elle se lève, Palmyre se sauve.*)

SCENE VIII.

MADAME POCHET, MADAME BONVIVANT, *ensuite*
MADAME CACAO.

MADAME POCHET.

V'là tout mon monde invité; il n'y a plus qu'un embarras, c'est qu'je n'sais pas c' que je leur fricotterai; je mettrai ben un morceau d'veau ou une épaule de mouton au four avec des pommes de terre; mais la bouchère est un' canaille qui ne veut plus m' fair' crédit.

MADAME BONVIVANT.

Dites donc, mame Pochet, vous n'avez pas payé vot' lait, je ne fais pas de crédit.

MADAME POCHET.

Je le sais bien, on vous paiera... (*Madame Cacao paraît sur la porte de sa boutique.*) Si j' leur donnais un' collation, ça s' fait le soir avec des pruneaux et des quatr' mendiants! Justement, v'là l'épicière sur-sa porte; elle ne vaut pas mieux que la bouchère et la laitière, c'est égal, faut que j'la consulte. Bonjour, mame Cacao; comment qu' ça va, mame Cacao, et vot' époux? et vot' petit qu'est en nourrice.. et vot' petit chien Zémire?

MADAME CACAO, *s'avançant.*

Merci, mame Pochet, ça n'va pas mal... excepté que mon mari a la goutte.

MADAME POCHET.

Tant pis, vaut mieux la boire que d' l'avoir. (*Elle rit.*)

MADAME CACAO.

Mon p'tit a la coqueluche.

MADAME POCHET.

C'est zun malheur; mais tout's les enfans l'ont, c'est un' pandémie...

MADAME CACAO.

Et Zémire s'est cassé une patte.

MADAME POCHET, *avec exagération.*

Ah! pauvr' petite bête! heureux'ment qu'il lui en reste trois.

MADAME CACAO.

Mais moi, je me porte bien.

MADAME POCHET.

Alors n'y a pas d' mal... Dites donc, mame Cacao, j'ai quequ' chose à vous d'mander.

MADAME CACAO.

Tant pis, car je n'donne rien.

MADAME POCHET.

C'est un conseil.

MADAME CACAO.

Ah! tant que vous voudrez.

MADAME POCHET, *riant.*

Ça ne ruine pas. J'ai du monde ce soir pour une soirée que je veux donner, et je ne sais quoi faire.

MADAME CACAO.

Vous z-vousque ce soit dans le bon genre?

MADAME POCHET.

Certain'ment; et même si vous vouliez, mame Cacao, m'faire le plaisir d'en être, nous rirons; il y aura des jeunes gens; on fera des jeux innocens, et le petit voisin de dessus mon carré nous fera danser avec son flageolet.

MADAME CACAO.

Pas de refus, mame Pochet; je n'haïs pas la société. Eh bien! je vous conseille de donner un thé.

MADAME POCHET.

Quequ' c'est que ça, un thé?

MADAME CACAO.

C'est à l'anglaise.

MADAME POCHET.

Je n'connais pas ça; c'est-y écolomique?

MADAME CACAO.

Oh! oui, par exemple: pour six sous vous pourrez en faire trois ou quatre pintes.

MADAME POCHET.

Trois ou quatre pintes! ça fait joliment mon affaire; comment qu'ça se fait?

MADAME CACAO.

Avec de l'eau bouillante, tout bonn'ment. (*à la cantonade.*) François! apportez à mame Pochet pour six sous de thé. (*à madame Pochet.*) Vous servez ça dans des tasses, bien chaud, avec du sucre.

MADAME POCHET.

Ah! faut du sucre? (*à part.*) Bah! ça ira bien avec de la cantonade.

MADAME CACAO.

Vous donnez avec ça des petits gâteaux.

MADAME POCHET.

Ah ! faut des petits gâteaux ?

MADAME CACAO.

Ou du pain rôti...

MADAME POCHET, *à part.*

Je leux ferai rôtir du pain.

MADAME CACAO.

Et du beurre bien frais.

MADAME POCHET.

Bon, bon ! je tripoteraï ça comme il faut. Monsieur François, je suis-ty pesée ?

MADAME CACAO, *prenant le cornet des mains de François.*

Voilà... Flairez-moi ça...

MADAME POCHET.

Ah ! la drôle d'odeur que ça vous a ! ça sent comme chez l'arbolisse. (*Elle marche à reculons en parlant à l'épicière. Un garçon pâtissier entre, portant une corbeille de pâtisseries sur sa tête ; il marche à reculons en parlant à la cantonade :*

LE GARÇON PÂTISSIER.

C'est bon, portes-toi bien ! quand tu voudras me voir... *Il vient se cogner contre madame Pochet, dont le cornet de thé saute des mains ; les gâteaux tombent dans la rae, la corbeille du pâtissier sur le pot de la laitière, qu'il renverse. Madame Pochet ramasse son thé qu'elle remet dans le cornet.*)

MADAME POCHET, MADAME CACAO, MADAME BONVIVANT.

AIR de la Dame Blanche.

Vous avez fait d'la belle ouvrage,

Par terre voilà ^{son} _{mon} cornet,

Par terre voilà le pot au lait ;

Voilà, sur ma foi, les gâteaux au pillage,

Qu'est-ce qui paiera le déchet ?

VOISINS ET VOISINES, *entrant et les entourant.*

Quel pillage,

Quel tapage,

Dans le voisinage !

Que de bruit, mam' Pochet,

Pour ce p'tit cornet,

Et pour un pot au lait !

Qu'est-ce qui paiera le déchet ?

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'arrière-boutique de madame Gibou ; deux chaises , une table , porte au fond , portes à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

PALMYRE, *appelant,*

Mame Gibou ! mame Gibou ! Tiens , personne ? où sont-ils donc tous ? ah ! dame , un lendemain de noce... C'est pourtant bien drôle que cette Adèle se soit décidée comme ça à se marier ; car enfin elle avait une inclination , un beau jeune homme dont elle m'a parlé souvent... monsieur Alfred ; je ne l'ai jamais vu , mais je doute qu'il soit aussi bien que mon Adolphe ; elle n'a pas épousé le sien , moi j'ai un autre système : je veux être fidèle ; nous verrons si ça me réussira.

RONDEAU.

Air nouveau de M. Charles Tolbecque.

Le plaisir (*bis.*) est d'être fidèle

A l'amant qui nous charma.

A Paris , plus d'une belle
N'connait pas ce plaisir-là. } (*bis.*)

Pour moi , je veux qu' ma tendresse

Ne se démente jamais ;

Et si malgré ma sagesse

Un homm' me faisait des traits ,

Je n'sais pas (*bis.*) ce que j'lui f'rais!

Le plaisir est d'être fidèle , etc.

Mon mari , si je m'engage ,

N'éprouvera point d'regrets.

Et s'il faut dans mon ménage
Mourir ou lui fair' des traits... } (*bis.*)

Je n'sais pas (*bis.*) si je mourrais! (*bis.*)

Le plaisir est d'être fidèle

A l'amant qui nous charma.

A Paris , plus d'une belle
N'connait pas ce plaisir-là! } (*bis.*)

Mais je crois que j'entends madame Gibou ? oui, elle parle là-dedans; la drôle de femme que cette madame Gibou! elle va me dire quelques bêtises, c'est sûr! elle a si mauvais ton! vrai, je ne sais pas pourquoi nous la fréquentons.

SCENE II.

PALMYRE, MADAME GIBOU, *en camisole, entrant par la porte à droite ; elle porte sur une assiette une grande tasse, avec une rôtie.*

MADAME GIBOU.

Là! v'là queuq' chose d'restaurant pour c'te pauvre chatte, un' rôtie au vin et au sucre! (*Elle pose la tasse sur une table.*)

PALMYRE.

Du vin et du sucre! pour une chatte? est-ce que vous êtes folle, mame Gibou?

MADAME GIBOU.

Tiens! c'est vous, ma petite! folle vous-même! c'est pour ma fille, c'te pauvr' mère; v'là juste comme j'étais l'jour du lenredemain d'la nuit de ma noce avec ce pauvre Gibou.

AIR : Une Robe légère.

J'avais un' rob' légère
D'une entière blancheur,
Un' figur' de bergère
D'une entière fraîcheur.
Pour m'causer des surprises,
Et s'montrer t'agaçant,
On m' disait mill' bêtises,
J'en répondais t'autant.

PALMYRE.

Est-ce qu'Adèle n'est pas encore levée?

MADAME GIBOU.

Est-ce qu'un' demande comme ça se demande? C'te jeunesse qui se trouve pour la première fois exposée à connaître les conséquences d'un époux. Ah! Dieu! comm' j'étais t'agitée quand je me retira des bras caressans de Gibou! J'en ai eu un mal à la tête toute la journée, même qu'au lenredemain que les garçons d'la noce nous ont rendu, que j'étais toute chose.

PALMYRE.

Je vous crois, mame Gibou.

MADAME GIBOU.

Et vous, mam'zelle Palmyre, quand donc que vous ferez comme mon Adèle, et qu'vous vous unirez à un homme?

PALMYRE.

J'ai le temps! je suis plus jeune que votre fille.

MADAME GIBOU.

Pas déjà tant : votr' mère et moi nous étions contemporaines du même quartier.

PALMYRE.

C'est pour ça... Mame Gibou, je viens d'la part de ma mère et de la mienne vous inviter pour ce soir.

MADAME GIBOU.

M'inviter! z'à quoi?

PALMYRE.

A une soirée! nous recevons du monde et nous donnons un thé.

MADAME GIBOU.

Z'un thé?

PALMYRE.

C'est le grand genre.

MADAME GIBOU.

Tiens, ça s'ra drôle, des petites gens comme nous, de donner dans l'grand genre.

PALMYRE.

Eh bien! pourquoi donc pas? je ne ferai pas comme votr' fille, qui s'est contentée d'un petit coquetier?

MADAME GIBOU.

Ma fille prend c'que sa mère y donne.

PALMYRE.

Eh bien! moi, je prendrai ce qui me conviendra.

MADAME GIBOU.

Prenez, mon enfant, prenez si vous pouvez; on n'a pas toujours le choix.

SCENE III.

PALMYRE, LECOQ, *entrant par la porte d gauche; il a un bonnet de coton entouré d'un ruban jaune, avec bouffette*; **MADAME GIBOU**.

LECOQ, *passant sa veste*.

Eh bien! belle maman, vous oubliez mon Adèle?

MADAME GIBOU.

Non, mon-gendre, voilà sa rôtie au sucre que j'allais lui porter; mais puisque vous v'là, mon ami, dites moi, êtes-vous bien content?

LECOQ.

Ah! belle maman, je suis le plus heureux des hommes! et...

MADAME GIBOU, *l'interrompant avec pudeur*.

En v'là assez: vous parlez juste comme feu mon pauvr' Gibou, le lenredemain de notr' mariage.

LECOQ.

Je l'crois, belle maman.

MADAME GIBOU.

Et ma fille !

LECOQ.

Oh ! belle maman...

MADAME GIBOU, *l'interrompant.*

En v'là assez ! en v'là assez !

LECOQ.

Nous sommes comm' deux cœurs ; moi, je l'appelle ma Bichette, et elle m'appelle son Bichon.

MADAME GIBOU.

Ah ! que vous me faites plaisir de me dir' ça ! moi, j'appelais Gibou, mon Lapin, et il m'appelait sa petite Caille ! j'étais si grasse dans c' temps-là ! J'étais rondelette...

PALMYRE.

Vous êtes encore pas mal dodue comm' ça.

MADAME GIBOU.

Et pas de corset !

PALMYRE.

Je vous laisse avec M. Bichon. (*à part.*) Leur bonheur me fait bisquer. (*haut.*) A ce soir, maime Gibou, ainsi que le marié et la mariée... Monsieur Lecoq, je vous souhaite toute sorte de félicité... (*à part.*) Est-il farce avec son bonnet de coton et sa rosette ! (*Elle rit.*) Adieu, monsieur Bichon, bien des choses à madame Bichette ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LECOQ, MADAME GIBOU.

LECOQ.

Qu'est-ce qu'elle a donc à rire en me r' gardant ?

MADAME GIBOU.

Ne faites pas attention, mon gendre, elle est vexée de votre bonheur.

LECOQ.

J'aime pas les femmes qui sont si ricanantes que ça.

SCENE V.

LECOQ, ADELE, *en camisole blanche et bonnet de nuit, entrant par la porte à gauche*, MADAME GIBOU.

ADELE, *entrant.*

Eh-bien ! monsieur, vous m'oubliez donc ?

LECOQ.

Ah ! te voilà, Bichette !

MADAME GIBOU, *avec sentiment.*

Ma fille, tu ne viens pas te jeter dans les bras de ta mère ?

ADÈLE, *se jetant dans ses bras, d'un air ému.*
 Bonjour, maman.

MADAME GIBOU, *l'apaisant.*

Je ne te dis pas le contraire... sois donc raisonnable ! il dit que t'es ben heureuse ?

ADÈLE.

C'est un méchant !

LECOQ.

Moi, méchant ?

ADÈLE.

Il m'a fait enrager.

MADAME GIBOU.

Vous voyez bien, vous l'avez fait enrager !

LECOQ.

Ah ! non, belle maman, je...

MADAME GIBOU.

En v'là assez ! ça se passera. Allons, prends ta rôtie au sucre. (*Adèle s'assied à la table.*) Et quant à vous, mon gendre, mettez-vous sur votre trente-quatre, et nous irons voir les bêtes au Jardin-des-Plantes... nous dînerons par-là, nous mangerons une salade avec des œufs rouges, et après nous rabatrons chez la voisine qui nous donné une soirée avec des rafraîchiss'mens.

LECOQ.

Ça s'ra un' journée d'plaisir.

MADAME GIBOU.

Il n'y a pas d'bonn' fête sans l'endemain ; mais après-demain, ça s'ra l'ménage, toi la vente des poulets et des pigeons... puis, viendront les mioches, les mois de nourrice ; et si vous avez une fille, il faudra la marier, comme v'là que j'marie mon Adèle.

ADÈLE.

Eh ben ! maman, comm' vot' mère vous a mariée.

MADAME GIBOU.

Oui, mais Gibou ne lui a pas demandé de dot ; il m'a prise, comme il disait, l'pauvr' cher homme, pour mes qualités personnelles et mes graces individuelles.

LECOQ.

Pourquoi donc que j'prends ma Bichette ? Allez-vous pas me parler de sa dot ! je n'ai pas encore touchée.

ADÈLE, *se levant* *.

Eh ben ! après, quand vous ne la toucheriez pas ! est-ce que vous n'êtes pas déjà bien heureux de m'avoir ?

LECOQ.

Je ne dis pas, ma Bichette, mais...

* Lecoq, madame Gibou, Adèle.

ADÈLE, *en colère.*

Mais, vous êtes un cornichon...

MADAME GIBOU.

Ma fille, cornichon est bien n'hasardé pour le premier jour.

LECOQ, *avec dignité.*

Fille d'une fruitière, ménagez vos expressions.

ADÈLE, *pleurant.*

Je suis bien malheureuse d'avoir épousé un homme qui ne m'a prise que par intérêt.

LECOQ*.

Adèle!

ADÈLE.

Laissez-moi.

LECOQ.

Mon épouse!

ADÈLE.

Taisez-vous.

LECOQ.

Ma Bichette!

ADÈLE.

Non! je ne suis plus votre Bichette.

MADAME GIBOU, *en colère.*

Ah! le vilain homme! traiter ma fille comm' ça dès le lenredemain de ses noces! Ah! mon pauvre Gibou, ça n'est pas comme ça qu'tu te conduisais envers ton épouse: tu étais tout respect, tout amour! toute fidélité, toute constance!

LECOQ.

Mais, belle maman, je suis tout amour aussi.

ADÈLE.

Vous me reprochez ma fortune...

LECOQ, *pleurant.*

Ma petite femme! mon amour! ma chérie! pardonne-moi! tiens, me voilà à tes genoux! (*Il s'y met.*)

MADAME GIBOU.

Dieu! que c'est attendrissant! Voyons, Adèle, pardones-y, parc'que ça finit par être embêtant.

ADÈLE.

AIR : *Des Fatigues du Voyage.* (Tony.)

Vous l'voulez, je lui pardonne,
Mais c'est pour vous fair' plaisir.

LECOQ.

Mon Dieu! que ma femme est bonne
Et comme j' dois la chérir!

(*Il l'embrasse.*)

* Madame Gibou, Lecoq, Adèle.

MADAME GIBOU.

C'est absolument l'image
De moi, zet d'mon pauvr' Gibou :
Dès que j'criais dans l'ménage,
Y v'nait se pendre à mon cou !

ENSEMBLE.

MADAME GIBOU.

Vous tâch'rez d'être l'image
De moi zet d'mon pauvr' Gibou ;
Quand ell' cri'ra dans l'ménage,
Tu t'pendras vite à son cou.

ADÈLE et LECOQ.

Nous tâch'rons d'être l'image,
D'maman et d'papa Gibou ;
Dès que j'cri'rai } dans le ménage,
Dès qu'ell' cri'ra }
{ Tu t'pendras vite à mon cou.
{ Je m'pendrai vite à ton cou.

MADAME GIBOU.

Allez vous habiller, mon gendre, et mettez un faux col.

(Lecoq sort à gauche.)

SCENE VI.

MADAME GIBOU, ADÈLE.

MADAME GIBOU.

Prends garde, vois-tu, Adèle, il ne faut pas le tarabusquer
comme ça dans les commencemens.

ADÈLE.

Au contraire, maman, c'est pour lui faire le caractère.

MADAME GIBOU.

Est-elle maligne ! tu tiens bien de ta mère. Aime bien ton
mari, mais n'oublie pasta mère, ta mère qui t'a portée dans
son sein. (*Elle l'embrasse et sort à droite.*)

SCENE VII.

ADÈLE, seule.

Ils disent que je suis heureuse ! v'là encore un joli bonheur,
un mari qu'est bête comme tout, et qu'est d'un mauvais ton :
il met son habit d' garde nationale le dimanche pour me mener
promener. Ah ! Alfred ! Alfred ! si je n'avais pas été un mois
sans vous voir !

SCENE VIII.

THOMAS sous le nom d'ALFRED, - ADÈLE.

ALFRED, en dehors.

A la boutique!

ADÈLE, criant.

On y va! — Que c'est dur de répondre comm' ça à la pratique! avec Alfred, j'aurais été...

ALFRED, en dehors.

A la boutique!

ADÈLE, criant.

On y va, qu'on vous dit!

ALFRED, entrant.

Vous êtes seule, Adèle?

ADÈLE.

Dieu! ah! vous voilà, monsieur Alfred! d'où venez-vous, depuis un mois que je ne vous ai vu?

ALFRED.

Adèle, ne me grondez pas, j'ai été obligé de faire un voyage.

ADÈLE.

Où, à Sait-Cloud, à Montmorency, sur des ânes, avec des demoiselles... je vous connais.

ALFRED.

Du tout, Adèle, sortez de l'erreur fatale où vous êtes plongée : des soins plus impérieux... ont réclamé mes loisirs.

AIR : *C'était au fond d'un verd bocage.* (Chercheuse d'esprit.)

Il fallait bien que je prévinsse
De cette affaire mes parens:
C'est pour cela qu'en ma province
J'ai voulu passer quelque temps!
Toute ma famille chérie,
Pour notre noce, douce amie,
Devait ici venir exprès...

ADÈLE.

J'n'entends rien à tous ces apprêts. —
Monsieur, d'abord on se marie,
Et la famille vient après.

D'ailleurs, tout ça c'est des prétextes! vous êtes un traître, un infidèle.

ALFRED.

Mais non, Adèle!

ADÈLE.

Dieu ! que les femmes sont malheureuses de s'attacher ! vous m'avez oubliée... vous ne m'aimez plus !

ALFRED.

Adèle, je reviens pour ne plus vous quitter ; je viens vous offrir ma main.

ADÈLE.

Votre main, perfide !

ALFRED.

Voilà comme vous me recevez ?

ADÈLE.

Mon Dieu ! que les hommes sont trompeurs, volages, inconstans !

ALFRED.

Puisque je viens...

ADÈLE.

Vous êtes un monstre !

ALFRED.

Vous offrir ma foi...

ADÈLE.

Il est trop tard.

ALFRED.

Pourquoi ?

ADÈLE.

Je suis mariée !

ALFRED.

Mariée !

ADÈLE.

D'hier.

ALFRED.

Par exemple ! et vous m'appellez trompeur, volage, inconstant, quand c'est vous !...

ADÈLE.

Moi !

ALFRED.

Mais dame, je vous le demande ; il est fort celui-là !

ADÈLE.

Je suis mariée ; mais c'est votre faute.

ALFRED.

Vous verrez que c'est moi qui ai tort.

ADÈLE.

Être un mois sans venir !

ALFRED.

Vous ne pouviez pas être fidèle six semaines ?

ADÈLE.

C'est un siècle, quand on aime.

ALFRED, *jouant le désespoir.*

Adèle, vous venez de me donner un coup de poignard... Tu m'as fait bien mal, Adèle !... tu me renvoies donc ?

ADÈLE.

Vous connaissez les devoirs d'une épouse.

ALFRED.

Il faut donc nous faire nos adieux ; permettez-moi de vous embrasser (*Adèle recule effrayée.*) pour la dernière fois.

ADÈLE.

Pour la dernière ! (*Elle s'avance, Alfred l'embrasse.*)

SCENE IX.

ALFRED, MADAME GIBOU, ADÈLE.

MADAME GIBOU.

Ah ! qu'est-ce que je vois ?

ADÈLE.

Ma mère !... Ah !

MADAME GIBOU, *criant.*

Qu'est-ce que vous demandez ici ?

ALFRED, *embarrassé.*

Madame...

MADAME GIBOU.

Ah ! tu viendras séduire les femmes, les embrasser !

SCENE X.

LECOQ*, ALFRED, MADAME GIBOU, ADÈLE.

LECOQ, *qui entend les derniers mots.*

Séduire les femmes, les embrasser ?

ADÈLE.

Ah !

MADAME GIBOU, *bas à Adèle.*

Paix ! ne dis rien... je sauve ta réputation. (*haut.*) Oui, mon gendre, oui, vous voyez devant vous un séducteur.

LECOQ.

Est-il possible ?

MADAME GIBOU.

Croiriez-vous que ce mauvais sujet, ce libertin, se permet de venir ici...

ADÈLE, *à part.*

Je suis perdue...

* Il a une serviette autour du cou, il tient à la main une soucoupe et une tonnette. Il a le menton savonné comme pour se raser.

ALFRED, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle va dire ?

LECOQ.

De venir ici ? Eh bien ?

MADAME GIBOU.

Me faire des propositions d'amour, à moi !

TOUS, *différemment.*

Ciel !

LECOQ.

Ciel ! à belle-maman !

MADAME GIBOU.

Oui, à moi-même ; il a voulu m'embrasser. (*à Alfred.*) Jeune imprudent que tu es, sais-tu à quoi tu t'exposes ?

ENSEMBLE.

MADAME GIBOU *et* ADELE.AIR : *Morceau de la Dame Blanche.*

Il n'y peut rien comprendre ;

Une mère bien tendre

Sauv' sa fille avant tout :

Je s'rai ta mèr' jusqu'au bout.
 Vous s'rez ma mèr' jusqu'au bout.

LECOQ.

Je n'y puis comprendre,

Il a donc le cœur bien tendre,

Aimer madam' Gibou...

Ce jeune homme est donc fou ?

MADAME GIBOU.

De m'embrasser oser s'permettre !

LECOQ.

Quoi, l'embrasser ! ah ! c'est trop fort !

ALFRED, *bas à madame Gibou, la prenant par la taille.*

Comm' votr' bonté se fait ici connaître !

MADAME GIBOU, *se défendant.*

Allez-vous r'commencer encor ?...

ENSEMBLE.

MADAME GIBOU.

O ciel, protège mon Adèle !

Qu'à son époux ell' gard' sa foi.

Chasse donc le trompeur loin d'elle ;

S'il ose essayer c'que je croi,

Qu'son amour ne tomb' que sur moi !

ADÈLE.

O ciel ! protège son Adèle !
 Qu'elle suive toujours sa loi ;
 Qu'à mon époux je sois fidèle ;
 Et si je lui manque de foi ,
 Qu'ses soupçons n'tombent pas sur moi !

LECOQ.

O ciel ! protég' cett' femm' fidèle ;
 Que son époux seul ait sa foi :
 Chasse le séducteur loin d'elle :
 S'il brave l'hymen et sa loi,
 Il n'doit avoir affair' qu'à moi !

(Lecoq emmène Adèle , madame Gibou renvoie Alfred.)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La chambre de madame Pochet ; cheminée et porte à droite, porte au fond, porte à gauche, dix chaises dépareillées, une table, une bergère couverte d'une housse ; à gauche, près de la cheminée, une armoire pleine de vaisselle ; sur la cheminée deux chandelles allumées, un pot à l'eau et des tasses dépareillées ; dans la cheminée, une marmite ou espèce de daubière.

SCENE PREMIERE.

PALMYRE, ADELE, *entrant du fond.*

PALMYRE.

C'est bien gentil à toi d'être venue de bonne heure, ça fait que nous aurons le temps de causer avant que la société n'arrive.

ADELE.

J'ai bien du plaisir à me trouver seule avec toi ; car depuis hier toute cette noce *me scie le dos!* madame la mariée par-ci, madame la mariée par-là... et mon mari qui ne me quitte pas d'un instant... viens donc, ma Bichette ! embrasse - moi donc, ma Bichette !... *c'est tannant!*

PALMYRE.

Mais dis-moi donc comment ce mariage s'est fait ; il me semblait que tu m'avais dit que tu aimais un beau jeune homme.

ADELE.

Mon Dieu oui ! et ce qu'il y a de terrible, c'est que je l'ai retrouvé ce matin : il m'est revenu après un mois d'absence.

PALMYRE.

Et il t'a trouvée mariée.

ADELE.

C'est ce qui me fait de la peine, parce que celui-là avait une tournure ! des hanches comme une demoiselle : ça n'est pas comme mon mari qui est tout d'une venue... il a des petites moustaches et de la barbe sous le menton comme un homme des bois... à la mode, enfin !

PALMYRE.

Eh bien ! moi, je ne ferai pas comme toi : j'en ai des prétendus à revendre, j'en ai une quantité, et je choisirai la qualité qu'il me faut.

ADELE.

On est joliment trompée là-dessus, va.

AIR : *Je voulais bien.* (de Fra-Diavolo.)

Tu verras ça,
Toi qu'es encore demoiselle ;
On croit qu'c'est un' chose bien belle
Que le mari qu'on vous donn'ra.

Tu verras ça.
On vous dit que dans votr' ménage
Le bonheur s'ra votre partage,
Et que rien ne vous manquera.

Tu verras ça !

PALMYRE.

Je verrai ça !
Tu sais que j'ai du caractère ;
Rien n'est encore fait, ma chère,
Et malgré tout ce qu'on dira,

Je verrai ça.

Souvent j'interroge ma mère ;
Ell' me dit que c'est un mystère :
Mais enfin quand on m'épous'ra...

Je verrai ça !

MADAME POCHET, *en dehors.*

Palmyre !

PALMYRE, *criant.*

De quoi, maman ?

MADAME POCHET, *en dehors.*

Où c'que t'as donc mis la clef de l'ormoire à la vaisselle,
pour que j'prenne le grand geigneux ?

PALMYRE, *criant.*

Vous ne savez jamais ce que vous faites de rien, j'y vas. (*en sortant.*) Attends-moi, Adèle. (*Elle sort.*)

SCENE II.

ADELÈ, *seule.*

Ah ! si j'avais su qu'Alfred m'aimait toujours, je n'aurais jamais été madame Lecoq. Je suis trop sentimentale aussi ; mais M. Lecoq n'a qu'à bien s'tenir ! Ce pauvre Alfred ! il va être malheureux toute sa vie, avec une passion comme il en a une pour moi.

SCENE III.

THOMAS, ADELE.

THOMAS, *en entrant.*

J'arrivé de bonne heure pour trouver Palmyre toute seule...
Dieux! Adèle.

ADELE.

Vous ici, monsieur Alfred! et qu'est-e' que vous y venez
faire? vous me poursuivrez donc partout?

THOMAS.

Non, Adèle, ce n'est pas vous que je cherchais..

ADELE.

Si, monsieur, et vous me rendez la plus malheureuse des
femmes! Apprenez que j'aime mon mari, que je connais mes
devoirs et que je n'y manquerai jamais.

THOMAS.

Mon intention n'est pas de vous y faire manquer.

ADELE.

Vous ne me ferez pas croire ça; je connais les hommes, ils
ne cherchent qu'à abuser de l'ascendant qu'ils ont sur nous.

THOMAS.

Du tout, Adèle: vous êtes mariée, je dois vous respecter.

ADELE.

Vous le dites, mais je n'en crois rien. Ah! Alfred, vous êtes
bien méchant.

THOMAS, *à part.*

Est-elle entêtée, donc!

SCENE IV.

PALMYRE, THOMAS, ADELE.

PALMYRE, *entrant et apercevant Thomas.*

Un jeune homme ici! (*le reconnaissant.*) Ah! c'est vous, mon-
sieur Adolphe?

THOMAS, *à part.*

Je suis pincé.

ADELE.

Qu'appelles-tu monsieur Adolphe... c'est monsieur Alfred!

PALMYRE.

Alfred?

ADELE.

C'est lui que je te disais qu'il m'aimait

PALMYRE.

C'est lui qui me fait la cour depuis deux mois.

ADÈLE.

Ah! je me trouve mal...

PALMYRE.

Ah! je m'évanouis. (*Elles tombent chacune sur une chaise.*)

THOMAS.

Toutes deux à la fois, laquelle secourir?

JOSSE, en dehors.

La porte en face de l'escalier? merci, madame! je vois ça d'ici.

THOMAS.

La voix de mon père!... en voilà bien d'une autre, où me fourrer! dans ce cabinet. (*Il se jette dans le cabinet à gauche.*)

SCENE V.

ADÈLE ET PALMYRE évanouies, JOSSE au milieu.

JOSSE.

Elle niche un peu haut, la maman Pochet... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois! deux femmes qui ont l'air asphyxiées; il n'y a pourtant pas de charbon... deux jeunes... (*Il leur tape dans la main l'une après l'autre.*) Mam'zelle! mam'zelle! S'il y avait là un pot à l'eau! (*Il va prendre un pot à eau sur la cheminée.*)

ADÈLE ET PALMYRE, se levant brusquement, tombent sur M. Josse d coups de poing.

En voilà... en voilà!...

Aria de Fernand Cortez.

Ah! séducteur,

Trompeur!

Ton cœur

Toutes deux nous abuse!

Ah! séducteur!

Trompeur,

Redoute not' fureur!

JOSSE.

Mais dit's-moi donc de quel crime on m'accuse!

ADÈLE et PALMYRE, le regardant.

Ce n'est pas lui, Dieu! quel événement!

Alors, monsieur, nous vous d'mandons excuse:

Nous vous prenions pour un jeune homme charmant!

Courons après l'trompeur

Qui tout's les deux nous abuse!

Ah! séducteur, etc.

(*Elles s'enfuient par la porte du fond.*)

SCENE VI.

JOSSE, *stupéfait.*

En voilà une sévère, par exemple ! Si c'est pour ça que madame Pochet m'a invité ! Je viens pour prendre du thé, et l'on me donne des calottes. (*regardant l'appartement.*) Hé ! ce n'est pas très cossu chez madame Pochet ; il paraîtrait qu'elle n'a pas fait fortune... c'est comme sa figure... elle n'a pas rajeuni non plus. Quand je vois des vieilles femmes qui ont été jeunes, je ne peux jamais me mettre dans l'idée que j'en ai été amoureux.

SCENE VII.

JOSSE, MADAME POCHE.

MADAME POCHE, *en dehors.*

Attendez-moi, je vais revenir, nous ferons le thé ensemble... (*Elle entre par la porte à droite.*) Tiens, vous v'là déjà, monsieur Josse ?

JOSSE.

J'avais de l'argent à toucher dans le quartier, il n'était pas tout-à-fait l'heure... alors j'ai dit, je vais monter une minute chez la pefste Frémilion.

MADAME POCHE.

Mon nom d' jeune personne ! ça me fait plaisir à entendre !

JOSSE.

Par exemple, je ne savais pas que c'était si haut.

MADAME POCHE.

Bah ! quand j'étais demoiselle, vous ne vous plaigniez pas de ça.

AIR : *Voulant par ses OÈuvres complètes.*

Je logeais au septième étage,
Et pourtant, guidé par l'amour,
Vous montiez pour me rendre hommage
Au moins deux ou trois fois par jour.

JOSSE.

J'étais aussi lesté que tendre,
Et rien ne pouvait m'arrêter !

MADAME POCHE.

Dans c'temps-là vous pouviez monter,
Vous n'pouvez donc plus que descendre !

JOSSE.

Autre temps, autres jambes.

MADAME POCHET.

Eh ben ! allez toucher votr' argent , c'est des choses qu'il ne faut jamais retarder... A propos ! elle est ici.

JOSSE.

Qui donc ?

MADAME POCHET.

La petite Glandureau.

JOSSE.

Vrai !...

MADAME POCHET.

Oui, j' veux voir si elle vous r'connaiss'ra. (*Elle appelle.*)
Madame Gibou, venez donc par ici, y a un quequ'un qui veut vous parler... arrivez donc...

SCENE VIII.

JOSSE, MADAME POCHET, MADAME GIBOU.

MADAME GIBOU, *entrant à droite.*

Me v'là, me v'là ; quoi qu'y n'y a ? vous criez comme si que le feu serait à la maison.

MADAME POCHET.

Venez, je veux vous faire voir quequ'un, si vous le r'connaiss'rez.

MADAME GIBOU.

Qui donc ? ce gros papa-là ?

JOSSE.

Regardez-moi bien...

MADAME GIBOU.

Je vous regarde, mon cher ami, et je n' vous r'connais pas.

MADAME POCHET.

Vraiment ? vot' cœur ne vous dit rien ?

MADAME GIBOU.

Y n' me dit rien du tout.

MADAME POCHET.

Dieu !... moi, je n' suis pas comme vous ... quand j'ai z'aimé quequ'un.

MADAME GIBOU.

Aimé !... J' n'ai jamais t'aimé que des jolis garçons.

M. JOSSE.

J'ai passé pour l'être.

MADAME GIBOU.

Alors, il y a long-temps, mon brave homme.

JOSSE.

Du temps que vous étiez jolie fille.

MADAME GIBOU.

Ce malhonnête !... un' jolie fille peut devenir jolie femme.

JOSSE.

Je ne dis pas non.

MADAME POCHE, *riant*.

Sont-ils drôles, donc ? ils vont s' dire des sottises ; voyons, il faut donc vous mettre le nez dessus, madame Gibou ? Est-ce que vous ne vous ressouv'nez plus de ce petit Symphorien qui faisait la cour à toutes les demoiselles du quartier ?

MADAME GIBOU.

Symphorien Josse ! est-y Dieu possible ! il était si mignon.

M. JOSSE.

Eh bien ! c'est moi, ma mignonne !

MADAME GIBOU.

Vous êtes un fier monstre, mon bon ami ! passer tant de temps que ça sans nous donner de vos nouvelles ! Quand j'ai vu que je ne vous voyais plus, j'ai t'y pleuré... j'ai t'y versé des larmes ! Ah ! guerdin d'homme ! la nuit je m'éveillais en soubresaut, que j'criais... « Reviens t'infidèle ! reviens aux pieds de ton amante ! » et ça réveillait ma mère qui me donnait des danses à faire frémir.

MADAME POCHE.

On en rit à présent !...

MADAME GIBOU.

C'est ce qu'on peut faire de mieux.

JOSSE.

Tout ça est passé, mais ça fait plaisir de se ressouvenir de son jeune temps.

SCENE IX.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS, *à part, entr'ouvrant la porte du cabinet*.

Voilà bien long-temps que mon père cause avec ces deux vieilles sybilles ! qu'est-ce qu'ils peuvent se dire ?

MADAME GIBOU.

Nous étions bien aimables.

MADAME POCHE.

Vous aviez une figure chiffonnée ; moi, j'étais plus régulière.

MADAME GIBOU.

Vous plaisiez à la première abord !... moi, on avait d'la peine à s'faire à ma physionomie ; mais après ça, je faisais des passions...

MADAME POCHE.

Moi j'étais t'étourdie !

MADAME GIBOU.

Pas moi. Savez-vous qu'il y a un jeune homme qui a voulu se périr pour moi ? heureusement que son pistolet a raté.

THOMAS, *à part.*

C'est bien heureux.

JOSSE.

Nous avons toujours bien fait enrager nos parens.

THOMAS, *d part.*

C'est bon à savoir ça.

JOSSE (*).

Vous ressouvenez-vous un jour que vous m'aviez invité à venir manger des marrons? A peine si nous en avons mangé chacun un demi-cent, que j'entends la mère Glandureau qui monte les escaliers...

MADAME GIBOU.

Oui! Dieu! que j'ai évu peur! je vous ai caché sous un tas de fagots!

JOSSE, *riant.*

Et une servante qui est venue chercher un coteret, et qui me tirait par la jambe.

MADAME GIBOU.

Ah! si nos enfans nous faisaient des tours comme ça!

JOSSE.

Ils ne s'en douteront jamais.

THOMAS, *d part.*

Non! c'est le chat.

M. JOSSE.

Ah! ça, je vous quitte un moment, je vais chercher mon argent.

MADAME POCHET.

Eh bien! on s'en va comme ça...

MADAME GIBOU.

On vous permet de nous dérober un baiser.... (*Il l'embrasse.*) Et de l'autre côté... (*Il l'embrasse sur l'autre joue.*) En v'là assez.

MADAME POCHET.

Vous ne vous le faisiez pas demander dans le temps. (*Il l'embrasse.*)

JOSSE, *à part.*

Ça m'apprendra à faire le gentil! sont-elles laides! (*Il sort.*)

MADAME POCHET.

Il est toujours honnête.

MADAME GIBOU.

Oui, il est bien aimable.

* Thomas, dans le cabinet, madame Pochet, M. Josse, madame Gibou.

SCENE X.

MADAME GIBOU, MADAME POCHET.

MADAME GIBOU.

Ahl çà , v'là l'heure où c'que la société va t'arriver.

MADAME POCHET.

Savez-vous faire du thé, vous, madame Gibou ?

(Elles apportent la table devant la cheminée.)

MADAME GIBOU.

Ma foi, non; j'n'en ai jamais mangé.

MADAME POCHET.

C'est un fricot anglais; ils donnent un thé, comme nous faisons un réveillon.

MADAME GIBOU.

C'est bon ! si vous voulez me dire ce qu'il y a za faire , je vas vous donner un coup d'main.

MADAME POCHET.

V'là mon huguenotte d'eau bouillante qui bout; j'y ai jeté les petites crottes noires que l'épicière m'a données; faut goûter voir si ça a du goût. *(Elle apporte la marmite sur la table.)*

MADAME GIBOU.

Donnez-moi z'en dans une tasse; ah ! une plus grande que ça, pour bien y goûter.

MADAME POCHET.

V'là ma tasse à café du matin , je vas vous en verser avec la cuiller-à-pot.

MADAME GIBOU, buvant.

Ah ! Dieu ! comme c'est fade !

MADAME POCHET, goûtant dans la cuiller-à-pot.

Oui ! ça ne sent rien... y a pourtant là-dedans six sous d'thé et un cornet d'castonnade.

MADAME GIBOU, rejetant le reste de la tasse dans la marmite.

Mais voyez donc, si nous n'y avons pas goûté, vous leur z'auriez donné ça, vous leur z'auriez fait boire de l'eau chaude.

MADAME POCHET.

Qu'est-c' qu'on pourrait bien y r'mettre ?

MADAME GIBOU.

Voyons ! un p'tit filet d'huile et de vinaigre avec un petit brin de poivre et de sel.

MADAME POCHET, prenant l'huilier dans l'armoire.

Vous avez, ma foi, raison... on en met bien dans la vinaigrette.

MADAME GIBOU.

Là ! goutons-y à c't'heure ! ça vous semble t'y meilleur ?

MADAME POCHET.

Ça a plus de goût ; mais ça n'est pas encor' bon.

MADAME GIBOU.

Eh bien ! moi, j'y joindrais un ou deux jaunes d'œufs, comme dans un' liaison.

MADAME POCHET.

Aussitôt dit, aussitôt fait, tocq ! tout y pass'ra, le blanc et l'jaune.

MADAME GIBOU.

A vot' place j'y ferais infuser une bonne gousse d'ail, pour chasser la mau'vaise air.

MADAME POCHET.

Un' gousse d'ail, vous avez raison à cause du *Scélérat-Morbus*. Qu'est-ce que nous y mettrions encore bien... (*Elles réfléchissent et prennent une prise de tabac au-dessus de la marmite.*) Ça n'épaissit pas. Ah ! j'ai de la farine ! (*Elle en verse un sac.*) A c't'heure, ça doit être un fricot des dieux !... ah ! dites donc, v'là un petit peu d'eau-de-vie... Oui. (*Elles goûtent à même la fole.*) Ça fera comme une espèce de ponge.

MADAME GIBOU.

Faudrait bien battre, bien battre le tout et laisser reposer comme un marc de café.

MADAME POCHET.

Et puis laisser jeter un bouillon. Ah ! Dieu ! j'entends le monde qui monte !

MADAME GIBOU.

C'est heureux que nous av'ons à peu près fini la décoction.

MADAME POCHET.

En servant chaud, ça s'ra ben gentil.

(*Elle remet la marmite dans la cheminée.**)

SCENE XI.

MADAME GIBOU, MADAME POCHET, MONSIEUR JOSSE,
MADAME BONVIVANT, MADAME CACAO, JOSÉPHINE,
SON COUSIN, UN JOUEUR DE FLAGEOLET, *entrant successivement.*

MADAME BONVIVANT, *entrant.*

Salut, mame Pochet et la compagnie; vous m'direz, te v'là ben tard dans Paris pour un' paysanne de Montmartre, mais les Batignolaises n'sont pas faites pour les chiens... et je m'régale ce soir de mes six sous, c'est une chôpine de lait.

MADAME GIBOU.

Avec deux verres d'eau vous en verrez la farce.

JOSÉPHINE, *amenant son cousin.*

Votr' servante, mesdames...

MADAME POCHET.

Bonjour, mam'zelle Joséphine.

* On doit alors en substituer une où on aura mis quelque chose que les acteurs puissent boire, dans la scène suivante.

JOSÉPHINE.

Sans vous commander, j'ai pris la liberté, mame Pochet, d'vous amener un d'mes cousins, jeun' homme ben aimable : les maîtres sont si ridicules qu'ils ne me permettent pas d'le recevoir dans ma cuisine.

MADAME POCHET.

Vous avez ben fait, mam'zelle Joséphine, plus on est de folles, plus on rit.

JOSÉPHINE.

J'espère que l'on jouera à s'embrasser.

MADAME CACAO, avec un jeune homme.

Bonsoir, mes voisines ! mon mari vient de rentrer avec la migraine, ce pauvre cher homme, je lui ai dit : Couche-toi bien chaud'ment, et me v'là.

MADAME POCHET.

Avec le petit voisin ?

MADAME CACAO.

Et son flageolet.

MONSIEUR JOSSE, entrant.

Dieux que de femmes ! je vas avoir l'air du sultan Moumoute !

MADAME GIBOU.

Vous êtes dans votr' centre, mauvais sujet !

PALMYRE, entrant.

V'là la mariée !

MADAME POCHET.

Il faut la recevoir en cérémonie, rangeons-nous tous en cortège. (*Tous se rangent sur une ligne à droite.*)

SCENE XII.

ADELE, LECOQ, *Lecoq présente sa femme à la société, tout le monde fait des révérences.*

CHŒUR.

Air de la Marche de Marie.

La voilà ! Dieu ! qu'elle est bien !

En voyant sa mine jolie,

Sa fraîcheur et son maintien,

De s'marier ça donne envie !

TOUS.

Bonsoir, madame la mariée !

MADAME BONVIVANT.

Comment ça va-t-il ?

JOSÉPHINE.

Avez-vous bien dormi ?

MADAME BONVIVANT.

Elle a l'air tout' honteuse.

MADAME CACAO.

Une contredanse la régaiera.

MADAME POCHET.

Dans huit jours il n'y paraîtra plus.

MADAME GIBOU.

Laissez donc cette jeune femme... vous la faites rougir ...

ADELE, *pleurant et se jetant dans les bras de sa mère.*

Maman!...

MADAME GIBOU.

Là... v'là qu'elles la font pleurer, à c't'heure... Dieu! que vous êtes bêtes!...

MADAME POCHET.

Ça ne sera rien, c'est un nuage. Ah! çà, pendant que le thé se fait, faut nous amuser, c'est une soirée dansante.

MADAME GIBOU.

Eh ben! dansons; vous ressouvenez-vous quand nous dansions chez Luquet?

MADAME POCHET.

Je danse bien encore; est-ce que j'n'ai pas dansé hier à la noce de vot' fille?

JOSSE.

Et moi, j'pince encore mon rigaudon.

TOUT LE MONDE.

Eh bien! dansez, dansez!

MADAME POCHET.

Allons, p'tit voisin, la musique.

THOMAS, *dans le cabinet.*

Il faut que je voie danser mon père.

(Il prend la bergère. Pendant la danse, Palmyre fait des signes d'intelligence avec lui. A la fin de la danse, tout le monde entoure les danseurs; Thomas sort du cabinet, affublé de la housse de la bergère et s'assied sur un tabouret; Palmyre l'aide à s'y placer.)

PAS DE TROIS BURLESQUE, dansés par Josse, mesdames Gibou et Pochet.

TOUS.

Bravo! bravo!

MADAME GIBOU, *s'asseyant sur la bergère figurée par Thomas qui fait plusieurs lazzis.*

Ah! je n'en peux plus. Eh bien! qu'est-c' qu'all' a donc, vot' bergère? all' n'est pas calée, elle dandiné comme tout...

*(Elle se lève.)*LECOQ, *s'y plaçant.*Bah! voyons donc!... *(Thomas le pince.)* Ah! là là, il y a des aiguilles dans l'coussin.*(Adèle et Palmyre apportent une table toute servie.)*

MADAME POCHET.

V'là le régal à présent, nous y r'viendrons tant qu' nous voudrons... y en a encore dans la marmite.

MADAME GIBOU.

Il est soigné, car nous l'avons fait à nous deux.

MADAME POCHET.

Il faut boire à la santé de la mariée, tout le monde ensemble.

TOUS.

A la santé de la mariée! (*Ils portent les tasses à leurs lèvres.*)
Pouah! pouah!... (*Tout le monde crie avec dégoût.*)

AIR : *Cœur de Félix.*

Ah! qu'est qu'c'est ça? (*bis.*)

Dieu! quel goût ça vous a!

Ce thé-là,

Je l'sens là...

Jamais n'passera!

MADAME POCHET, *criant.*

Fi, madame Cacao, c'est une infamie d' vendre du poison comme ça à des honnêtes gens.

MADAME CACAO, *en colère.*

Mais qu'est-c' que vous avez donc mis là-dedans?

MADAME POCHET.

Les p' tites ordures que vous m'avez vendues.

MADAME CACAO.

Mais vous y avez mis autre chose?

MADAME POCHET.

C'est mame Gibou qui m'y a fait mettre du sel, du poivre, de l'huile et du vinaigre.

MADAME GIBOU.

Oui, mais c'est vous qui avez voulu y mettre de l'ail.

MADAME POCHET.

C'est vous qui m'y avez fait mettre de la farine.

TOUS.

C'est une infamie, une abomination.

MADAME GIBOU.

C'est vous qu' êtes cause que c'est devenu une ripopée.

MADAME POCHET, *à madame Gibou.*

Ripopée! j'ai voulu vous rendre votre repas de nocés.

MADAME GIBOU.

Vous êtes une insolente.

PALMYRE ET ADELE.

Maman!... (*Madame Gibou et madame Pochet sont prêtes à se prendre aux cheveux, elles restent en position, séparées par la bergère.*)

THOMAS, *se levant.*

Arrêtez!

TOUS.

Ah! qu'est-c' que c'est que ça? (*bis.*)

La bergèr' qui s'en va!

Alte-là!

Alte-là!

Tout s'découvrira!

MADAME GIBOU *et* MADAME POCHET, *effrayées saisissent Thomas, la housse leur reste dans les mains.*

Que vois-je?

LECOQ.

C'est vous, jeune homme?

JOSSE.

Mon fils! Que fais-tu ici, coquin?

THOMAS.

Mon père, j'y prenais des leçons; j'écoutais le récit de vos escapades de jeunesse...

JOSSE, *bas.*

Tais-toi. (*haut.*) Madame Pochet, je vous présente mon fils dont je vous ai parlé.

MADAME POCHET, *surprise.*

Comment! c'est vous! vous n'êtes donc pas le fils d'un banquier?

JOSSE, *à son fils.*

Je te pardonne tes escapades à condition que tu vas te ranger, et épouser tout de suite mam'zelle Pochet.

POCHET.

Voyons, ma fille, ne fais ni'une ni deux... épouse monsieur Josse le fils.

PALMYRE, *soupirant.*

Vous n'êtes plus Adolphe.

THOMAS.

Qu'est-ce que ça fait, je serai votre mari.

LECOQ, *bas à Thomas.*

Et ma belle-mère, mauvais sujet.

MADAME GIBOU.

Taisez-vous donc, mon gendre. (*à Thomas.*) Il est bête comme un oie; mariez-vous, nous n'en serons pas moins bons amis.

MADAME POCHET.

La noce dans un mois. Messieurs et dames, je vous y invite tous.

MADAME GIBOU.

J'espère qu'il n'y aura pas de thé?

MADAME POCHET.

Il y aura un punch, et je le ferai toute seule.

AIR du Chœur des Deux Nuits.

TOUS.

Ah ! quel plaisir

Encore un' fête !

Ah ! quel plaisir ! *(bis.)*

J'en perds la tête.

Quand le plaisir

Vient nous saisir,

Jamais *(bis.)* il ne devrait finir !MADAME POCHET, *au public.**AIR : Vaudeville du Baiser au porteur.*

Messieurs, près de vous je réclame :

Elle est jaloux' de mes attraits.

Vous devez protéger un' femme ,

Puisque vous ét's des chevaliers français. *(bis.)*MADAME GIBOU, *au public.*

Pour me venger de ses attaques ,

J'm'adresse à vous de bonne foi.

Ah ! messieurs, donnez-lui des claques ;

Mais gardez-en queuq'zun's pour moi ! *(bis.)*

CHŒUR.

Ah ! quel plaisir, etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.